

Article

« Faire advenir le vrai self suite à l'effroi d'une absence psychique »

Doris-Louise Haineault

Filigrane : écoutes psychanalytiques, vol. 16, n° 1, 2007, p. 80-84.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/016178ar>

DOI: 10.7202/016178ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Faire advenir le vrai self suite à l'effroi d'une absence psychique

doris-louise haineault

Cet article raconte l'itinéraire d'une psychanalyste : Doris-Louise Haineault. Intéressée par le phénomène de la symbolisation, elle a d'abord étudié la non-symbolisation à travers les discours publicitaires : "L'inconscient qu'on affiche". Face à ce désert psychique, constamment à l'oeuvre dans notre quotidien, elle s'est, par la suite, attachée à comprendre pourquoi certaines personnes choisissent de s'orienter vers le métier de thérapeute des âmes : "Faire métier d'une enfance singulière", "Faire métier d'un trop et d'un pas assez". La première recherche sur la perversion publicitaire, juxtaposée à cette préoccupation de la non-rêverie de la mère l'a conduite en un troisième lieu : la relation mère-fille dans ce désir de doublage qui tue le vrai self de l'enfant et ses capacités symbolisantes.

À l'occasion de la parution de mon livre *Fusion mère-fille, s'en sortir ou y laisser sa peau*, Filigrane m'a invitée à témoigner des étapes de réflexion qui m'ont menée, à travers trente ans de pratique, jusqu'à ce livre.

La psychanalyse actuelle est confrontée à de multiples questionnements que suscitent l'émergence de « nouvelles maladies de l'âme » (Kristeva), tant du côté de la perversion et des troubles d'identité que du côté de la dépendance au corps de la mère et de la détresse catastrophique de la séparation. Pour ma part, je me suis d'abord intéressée au phénomène de la non symbolisation, à une période où, après ma licence en littérature, j'entreprenais un doctorat en sémiotique sous la direction de Roland Barthes et de ses collègues qui se passionnaient pour tous les degrés du littéraire, y compris pour le discours publicitaire (rappelons-nous *Le degré zéro de l'écriture*). C'est dans ce contexte et au niveau de ma thèse que j'ai choisi de me pencher sur la question de la symbolisation, par l'analyse de son contraire, soit la concrétisation des sentiments et des idéaux à travers la publicité. Il me faut ajouter que j'étais, par ailleurs, à ce moment-là, en analyse.

La publicité ou la fabrication du désert psychique

Le discours publicitaire s'organise sur le mode de la vie psychique, à partir des sensations de manque et du pulsionnel du désir. Il se structure sur le modèle de nos mécanismes de défense tels que la projection, l'identification ou le refoulement, le déni ou la condensation. Il fabrique ainsi, en continu, accumulant les simulacres d'élans pulsionnels (« je veux — je ne peux pas »), de processus transformationnels (« il suffit d'avoir l'air pour être »), de triomphes narcissiques (après l'achat : « Je l'ai, le phallus ! » un monde simili-psychique.

En vidant l'espace de la pensée de toute angoisse existentielle (« s'il y a un reste, on vous fournira les anxiolytiques »), en réduisant le désir à l'agir, le discours publicitaire régule et assujettit la psyché. Par la répétition du cycle qui lui est propre — sentiment-de-castration-immédiatement-suivi-d'un-agir-compulsif-sans-symbolisation — le monde publicitaire met à la disposition de chacun une logique de vie qui permet de ne plus penser, de ne jamais risquer de subir les secousses des débordements psychiques.

Il permet cette régression vers le palpable du premier objet transitionnel au moment où le nourrisson ne fait pas la différence entre lui et sa mère (entre lui et son environnement) et au moment où il baigne dans l'illusion de la certitude et de la toute-puissance, la psyché du bébé, tout occupée à discriminer le plaisir du déplaisir, nage dans les identifications narcissiques. Tout est lui. Il est un autre et l'autre est un je. L'adulte, enfant de publicité, se détourne du travail de la sublimation et de la symbolisation pour se jeter dans la magie du pouvoir d'achat.

Le long décortilage des textes et des images publicitaires exigé par ma thèse m'a conduite, d'une part, à la publication de *L'inconscient qu'on affiche* qui mettait à jour l'organisation consensuelle d'une mort psychique collective et l'assujettissement au vide hyperactivé par des agirs. D'autre part, face à l'ampleur du désert psychique et à l'effroi qu'il engendrait, j'ai été amenée à approfondir mes connaissances théoriques et cliniques en psychanalyse. Dans la période qui a suivi, je me suis attachée à comprendre comment et pourquoi certaines personnes, plus que d'autres, s'orientaient un jour, comme je l'avais fait, vers le métier de psychanalyste. D'où leur venait cette passion de redonner vie à des morts-vivants en déroute psychique ? Était-ce d'avoir été plongés trop tôt dans les marasmes du désert psychique ?

L'enfant-thérapeute

La lecture des écrits de Dolto, d'Anzieu, de Pontalis, entre autres, font apparaître leur vertige face à la mort psychique. C'est à partir de là que j'ai formulé l'hypothèse, dans un article intitulé « Faire métier d'une enfance singulière » (*Psychanalyse : Vision du monde*, 1988) que la mère dépressive, souvent « mère morte », se retrouve au départ de toutes les histoires de thérapeutes. Le soignant fait métier de l'absence de rencontre avec cette mère, en créant des liens, des relations avec d'autres inconscients. Lui qui a développé son appareil à pénétrer l'inconscient de l'autre, se sert de cette habilité pour se réparer et réparer l'autre. Anzieu n'a-t-il pas dit : « J'ai soigné ma mère, ma mère en moi et les autres ».

Chez le nourrisson, c'est le fait des échanges et du passage d'un état émotif à un autre qui transmue le vide interne en un habitacle d'où émerge la vie psychique. L'enfant-thérapeute tente d'insuffler en sa mère un mouvement de vie pour qu'elle se métamorphose à son tour et imprègne son enfant d'une expérience transformationnelle vitale. Ce va-et-vient de soi-même à un autre caractérise la vie psychique de tout thérapeute. Ce travail de « nourrisson savant », « d'enfant doué », de « mère auprès de la mère », maîtrisé au cours de l'enfance, se poursuit toute sa vie. Cette

expérience de transformation se répète dans la cure psychanalytique entre l'analyste et le patient qui deviennent « objets transformationnels l'un pour l'autre ».

J'ai également souligné, dans l'article « Faire métier d'un trop et d'un pas assez » (*Filigrane*, numéro 2, 1993), l'utilisation de la rêverie, des fantasmes, de l'imaginaire chez l'enfant-thérapeute pour se sortir de l'emprise de la dépression maternelle. Le futur soignant se crée ainsi une vie intérieure qui met en veilleuse la mort de la pensée et l'excitation incontrôlable déclenchée par la séduction de l'autre. À l'intérieur de la vie fantasmatique et à partir de cette immersion précoce dans la sexualité adulte, le thérapeute, dans son processus de métabolisation, tente de transformer son savoir sur le pulsionnel en théories, en connaissances sur l'inconscient.

C'est ainsi que l'artisan de la psyché confronte son trauma, interroge inlassablement son roman familial et ses origines pour faire naître une pensée. C'est ainsi qu'il tente de se tracer une voie entre le « trop » et le « pas assez », entre l'émotion maternelle et la loi du père, entre la filiation et la transgression.

La Surmère

Ma première recherche sur la perversion, juxtaposée à ma préoccupation de la mort psychique chez l'enfant, m'a conduite en un troisième lieu : la relation mère-fille dans ce désir de doublage et d'engrènement qui tue le vrai self de l'enfant et sa créativité.

Au cours de mes trente-deux années de pratique psychanalytique, la rupture de la fusion mère-fille m'est apparue la plus douloureuse entre toutes et, dans certains cas, objet d'un deuil presque impossible, alors même que ce dernier était perçu et compris comme essentiel à la vie, à la croissance, à l'autonomie. Quand l'objet transformationnel, la mère empêtrée dans sa dépression, ne rêve pas le nourrisson, de quoi est donc tissé son lien à son enfant ? La fille d'une mère dont la croissance émotionnelle est brisée, cassée, est privée de la nourriture appropriée à son développement psychique. Cette fille hérite d'une blessure narcissique mortelle qu'elle tente de réparer par la maternité, de mère en fille, de fille à mère, condamnée à répéter l'échec à combler le vide psychique, s'ingéniant à fusionner avec son enfant, à ne faire qu'un seul être avec lui, tout en restant déconnectée de toute émotion. C'est alors qu'elle transforme sa terreur du vide en soi grandiose, en phallus pour dominer sa fille. Elle ressent le besoin d'en imposer pour masquer sa carence et rêve de s'« avoir » à travers sa fille, pour se recommencer dans la toute-puissance. C'est ici que son emprise de mère prend toute son importance, c'est ici que la mère devient la Surmère, opposant son veto aux forces de croissance qui poussent sa fille à la différenciation, à l'autonomie, à la rupture de l'union narcissique. Pour ce, elle conclut un pacte faustien où l'enfant consent à lui donner sa vie et tout l'amour dont elle a besoin pour survivre, en échange de quoi il obtiendra d'elle sa présence indéfectible pour l'éternité. L'union indestructible d'une mère à son « infans » garantit l'éternité de leur fusion ainsi que la supériorité de chacune sur tous les êtres humains. Le message maternel peut se traduire clairement : « Tu

peux survivre, mais non pas vivre ta propre vie ». Elle force sa fille à renoncer à elle-même et à avaler, gober son identité psychique. Afin de s'assurer son narcissisme grandiose, la fille ne doit à aucun prix perdre l'amour de la Surmère, l'amour de celle qui a droit de vie ou de mort sur elle et qui lui permettra, un jour, de retrouver son morceau manquant.

Comment ce contrat narcissique peut-il se matérialiser ? Le désir de faire corps avec l'objet d'amour, ce désir fondamentalement humain, doit s'incarner dans la réalité. Des agirs sans symbolisation l'une envers l'autre, un équivalent d'inceste sera l'ultime moyen par lequel la mère séductrice s'attachera à jamais sa fille.

Le récit du périple douloureux et sinueux de trois analysantes retrace l'arrachement nécessaire au pacte d'obéissance et de loyauté et la sortie de la fusion asphyxiante pour une entrée dans leur propre vie. J'ai voulu raconter la route de l'accès à la créativité, au plaisir, à la plénitude d'être de trois femmes que la réussite professionnelle n'avait pas réussi à délivrer de la soumission à la Surmère.

Le premier cas analysé, celui de Sylvie, relate une identification massive à la mère. La carence venue de l'absence d'accordage affectif a donné naissance, en l'analysante, à une paranoïa de son objet interne. Pour s'en défendre, un théâtre psychique s'est élaboré mettant en scène les métaphores d'une soudure indestructible avec la mère omnipotente, perverse et incestuelle. De la représentation d'une mère et d'une fille englobées « dans une bulle à la quatrième, et même à la cinquième dimension qui « flotte au-dessus de tous les êtres humains », nous nous sommes déplacées vers une image montrant des « jumelles siamoises partageant leurs organes vitaux, aucune des deux ne sachant à qui est échu le cœur, l'estomac, le foie. Si l'une meurt, l'autre meurt instantanément ». Plus tard, un rêve mit à jour la terreur d'une rupture avec la mère (la présidente-directrice générale couchée avec son homme la mit à la porte), ce qui lève le rideau sur un troisième acte représentant la fuite de l'incestuel vers un tiers à aimer.

Le deuxième cas étudié retrace une autre réaction face à l'inadéquation maternelle, la contre-identification. Pour laisser briller le narcissisme maternel, Clara se désinvestit jusqu'à organiser une lente autodisparition. Elle se désobjectalise tout en ayant l'impression permanente que sa capacité de relation est menacée. Grâce à un long travail d'approvisionnement, font surface des mères qui figurabilisent le travail du négatif en œuvre à l'intérieur d'elle. Les images d'elle, avortée, d'elle, congédiée de la vie, d'elle en route pour les camps de concentration, d'elle empêchée de traverser la rue par des bras très forts qui l'enserrent, la mettent en contact avec la destruction maternelle à l'œuvre en elle. Avec le temps, d'autres rêves symbolisent l'instauration d'un lien de confiance et de mutualité à travers le transfert. La découverte d'elle-même sous ce nouveau jour permet à sa mémoire affective de retrouver un père qui l'avait adorée. Le souvenir d'une correspondance qu'il poursuivait intensément au fil des jours a permis sa transgression vers sa propre écriture, sa propre créativité.

Yanne, le troisième cas, se sent perdue dans le désert de la vie, sa mère absente l'ayant laissée entre les bras d'un père incestueux. À la recherche d'un endroit

pour déposer les parties de son corps, à la recherche d'un Autre qui la rassemble, démantelée, désertifiée, elle n'arrive pas à ressentir sa continuité de l'être. Elle crée la métaphore du labyrinthe pour signifier la dépersonnalisation et le morcellement qui la menacent, et sculpte dans l'air des figurines de pénis-poignards, des phallus-paysages-trains-métros qui l'écrasent. C'est avec l'aide de ses poèmes et de ses dessins qu'elle reconquiert son auto-érotisme, son auto-sensualité. Son action et son engagement dans la lutte féministe lui procurent un sentiment de continuité dans son identité de fille incestualisée par un père-mère.

*

J'ai voulu raconter Sylvie, Clara, Yanne qui reconquièrent leur sens premier, celui qu'elles ont enfoui au fond d'elles, soit leur moi self.

Chacun a intégré en lui la vision du monde de ses deux parents qui, les premiers, l'ont désigné et l'ont appelé « tu », « te », « tu dois ». Nous avons été le réceptacle des identifications projectives de nos deux parents : elles ont laissé en nous une trace, une texture psychique de leur propre organisation inconsciente. Comment s'y retrouver au milieu de tous ces emprunts, identifications, projections et héritages transgénérationnels ? Ce sens premier de soi, on peut le ressentir dans notre corps même. Le cumul de nos expériences forme une sorte de totalité abstraite, une esquisse difficilement représentable, mais qui se manifeste néanmoins dans ce que nous appelons le « je », le « moi ». Cette expérience d'une densité intérieure, d'un « quant-à-soi », d'un « for intérieur », d'une manière particulière de voir le monde, constitue le vrai self à l'intérieur duquel s'ouvre la voie vers la créativité.

J'ai voulu raconter l'abandon de la vitalité psychique et l'extinction du désir d'élaboration de soi à l'intérieur du pacte faustien et incestuel. Est-ce la raison pour laquelle la création représente tant de tourments et de transgressions pour les femmes ? Je voudrais, dans l'avenir, explorer cette impasse, définir davantage les processus d'intériorisation des affects, d'appropriation des expériences traumatiques, l'art de substituer à l'effroi du trauma la créativité.

doris-louise haineault
370, édouard charles
outremont
qc h2v 2n2
dlh@sympatico.ca